

visage ! Il dut courir en pliant l'avant-bras afin de protéger l'ouvert de son regard. Puis, à mesure, les arbres se rapprochèrent dans le plus dense des pactes. Les ramures se nouèrent aux racines. Les raziés se rendirent prodigues de piquants agaçants. Les Grands-bois étaient là. Sa course se ralentit. Quelquefois, il dut ramper. L'enveloppe végétale se plaqua contre lui, élastique et suceuse. Il dut assurer avec ses coudes sanglants l'espace de chaque pas. Cela monta. Cela descendit. Cela monta-descendit. Parfois, le sol disparut. Il s'effondra alors dans des nappées d'eau froide glougloutantes d'émotion.

Le vieil homme se sentit proche du ciel. Les étoiles diffusèrent une lueur béate qui sculpta les fougères. Mais le noir était d'un intense tel que cette pâleur lui parvint en une poudre astrale : elle décomposa les formes. Souvent, il redescendit, il eut l'impression de descendre sans fin, d'atteindre même le fondoc de la terre. Il s'attendit alors aux vomissements des laves ou des feux que l'on dit naître dans la fournaie des femmes-zombis. Les rachées de son cœur pulsèrent en lui des braises liquides ; elles lui brisèrent le corps pour rejoindre le ciel. Ces incandescences ameutèrent de terreuses fumées éperdues dans ses os. Les feuilles, les racines et les troncs prirent l'odeur des cendres parées de celles du maïs vert et des bourgeons naissants.

L'eau, invisible, dégoulina en douche de certaines grandes feuilles ; d'autres fois, elle se mua en une sueur qui lui graissa la peau ; il parut alors couvert d'écailles. Une énergie incontrôlable l'agita. Il n'eut ni chaud ni froid. Il ne ressentit pas la raide léchée de l'eau, ni ces piquants qui lui soulevèrent les ongles, ou même ces branches aiguës qui, voulant l'éventrer, firent belle charpie de sa livrée.

Rien ne parut pouvoir éteindre son énergie. Il alla comme un vaisseau au gré d'une matrice liquide. À force de monter puis de descendre, d'avoir sensation d'altitude après être descendu, il ne sut même plus où se trouvait le ciel, où palpitait la terre ; où se situait sa gauche, vers où aller à droite. Ce n'était plus l'absence de repères du début, mais une désorientation profonde. Il alla avec l'impression de rester immobile. Parfois, il éprouva le sentiment de rebrousser chemin alors même qu'il était persuadé d'avancer au profond des Grands-bois.

Au départ, il eut la cacarelle. Il s'attendit à voir surgir les monstres dont s'effrayaient les contes : les Ti-sapoti, les soukoyans aux formes de feu, les femmes à tête-chien, les volantes écorchées à parfum de phosphore, la misère sans baptême des coquemars, et les persécuteurs zombis persécutés. Mais il ne vit rien de tout

cela. Il ne vit rien du tout. Que ce noir tragique. Ces gifles végétales. Cette énergie qui l'habitait comme une étrangère. Plus il imagina les monstres, plus ses yeux s'écarrillèrent, plus son esprit s'ouvrit, et plus le noir renforça ses manœuvres. Sa peau devint sensible aux souffles âcres des vents abîmés sous les feuilles, au moelleux des rosées qui s'accrochèrent à lui, bienheureuses d'être visitées après siècles-temps de solitude. Sa peau devint poreuse, puis elle devint poudreuse, puis elle dut s'en aller car il crut se défaire en une effervescence au mitan de laquelle ses os seulement le soutenaient. À mesure, les Grands-bois l'enveloppèrent serré. Il dut s'immobiliser. L'immobilité fut, là, une chute en abîme et une élévation. Elle lui fit connaître la nausée des momies et des ressuscités, le trouble des emmurés vivants et l'exquise amertume du coma des martyrs. Soudain, l'emprise se relâcha comme au débouché d'un bécot de clairière. Alors, il courut à toutes forces, enjambant au hasard des troncs imaginaires, s'écartant au hasard, se couchant au hasard, bondissant au hasard, avançant selon les lois d'une danse qui lui permirent, à son insu, d'éviter mille obstacles avant qu'une main végétale ne l'empoigne à nouveau. Il prit du temps à s'en rendre compte : une prescience magnétique lui permit d'être un tronc, une mousse, une branche, une source, un arbre. Il coula

dedans leurs entrelacs. Il ne ressentit plus leurs chocs, ou les traversa telle une nuée de pollen. Il eut l'impression d'être une ombre, puis un souffle, puis un feu, puis une chair opaque qui lui restitua — brutale — la horde des sensations du monde.

Bientôt, il n'eut conscience de rien. Son corps ne se percevait plus. En poursuivant sa course, il se pichonna les membres, toucha à une blessure, amena à ses lèvres un peu de sang coulant, se rassura de le trouver goûteux. Cela ne suffit pas à le reconstituer. Il vécut la détresse des ruines qui furent de somptueuses cathédrales. Le Maître-béké affirmait que ceux qu'il n'avait pas su rattraper s'étaient dissous dans les Grands-bois. Lui eut le sentiment d'être devenu une eau dans l'eau des feuilles patientes. Il n'eut aucune peur, pièce pensée, rien, que la ruée immobile de cette masse sombre qui l'habitait et qui l'environnait. Alors, il s'efforça d'aller plus vite, sauter haut, courir raide, voler loin, rompre l'indistinction à force de vitesse. Cela parut n'avoir aucun effet. Il crut crever, finir de battre misère, et s'attendit à émerger des colles froides d'un cauchemar, mais la palpation de son visage le démentit : il était bien éveillé, bien réveillé. Alors il grommela le mot éveil, éveil léveil, écarquilla les yeux sans craindre de se les voir défoncer par une branche. Éveil léveil. Il ne vit rien.